Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 6

Artikel: Un nouveau livre de légendes valaisannes : par Albert Duruz-Solandieu
Autor: Gabbud, M. / Duruz-Solandieu, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215368

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 25.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ne pas tant edzevater avec les pieds pendant la nuit, voilà tout.

Et levant la tête, Grognuz demanda :

— A quoi sert ce viret qui fait tant de bruit ?... Est-ce pour faire aller la lumière électrique ?...

— Non, Monsieur, c'est un ventilateur, répond le patron.

— Ah ! oui, oui, je comprends; c'est pou donner de l'ai... voilà, voilà... Eh bien, y faut pourtant aller goûter ce Sainsafe... Voyons, Vitor, versez-nous voir, vous qui êtes jeune.

Et le garçon versant de haut et très adroitement, il se développa autour du verre une couronne de petites bulles perlées, fort agréables à l'œil.

— Regarde voir ça, reprit Grognuz en élevant son verre, comme c'est pétiant !

— Ah ! c'est le bouquiet, pardine, ajouta Favey.

Et après avoir roulé avec délices sous le palais la première gorgée, ils se regardèrent en disant à l'unisson : « Il n'y a pas, c'est du même !... »

— Jamais j'ai bu du vin comme ça, reprit Grognuz, c'est clai, ça a bon goût, et pi c'est sain, va seulement.

— Aloo, si c'est sain; quelques verres comme ça tous les jours épi on deviendra vieux, pas vrai ?...

Louis Monnet

Coiffeur cruel. — Le lendemain des élections, un des candidats entre chez son coiffeur.

— Eh bien ! monsieur, dit l'artiste en cheveux, ce n'est pas ma faute, je vous ai bien défendu.

— Vraiment ?

— Oui, ainsi, à la réunion de vendredi, on disait que vous n'étiez pas assez jeune.

— Et bien ?

— Et bien, j'ai répondu que les vieux rasoirs étaient toujours les meilleurs.

DROLES DE TYPES

X*** est un excellent garçon; il a bien des mérites, que beaucoup lui envient. Le sort l'en a récompensé dans une mesure appréciable.

Mais ses amis reprochent à X*** un défaut — faut-il appeler cela un défaut ? Il ne peut les rencontrer sans leur exprimer vivement son regret de ne pas les voir plus souvent :

— Dites-moi, leur fait-il d'un ton convaincu, ça ne peut pas aller; on ne se voit plus ! Où vous cachez-vous ? Ne pourrait-on se rencontrer un soir, afin de passer quelques bons moments à évoquer en commun nos souvenirs de jeunesse ? Nous ne voulons pourtant pas qu'il soit dit que nous sommes morts sans nous être revus. Allons, un bon mouvement, quand nous rencontrons-nous ?

Alors, invariablement, les amis de X*** lui rappellent, pour la cinquantième fois au moins, qu'ils ont un rendez-vous hebdomadaire, « tel jour », à « telle heure », à « tel endroit », et qu'il est sûr de trouver toujours là un certain nombre d'entre eux, qui l'accueilleront à bras ouverts.

X*** promet. Il sera trop heureux de revoir ces vieux « copains », jadis inséparables, et que la vie a dispersés. Bien plus, il suggère à ses amis — qui l'ont eue bien avant lui — l'idée d'organiser de temps en temps un petit « coup de fourchette », en société, affaire de s'arracher un moment aux tracas de la vie. Il soupire après un de ces moments-là.

On lui promet de répondre à son désir, qui est, du reste, celui de toute la « bande ». Puis on se sépare contents de part et d'autre de si bonnes décisions et tout pleins d'espérances.

Inutile de dire que, pas davantage qu'avant la rencontre, on ne voit le bout du nez de X*** à la réunion hebdomadaire de ses amis. Et, quand ceux-ci le convient à l'un de ces « coups de fourchette » qu'il avait si ardemment souhaité, il a — ça ne manque jamais — un empêchement « grave ». Il s'excuse, navré.

Puis, lorsque le hasard le remettra en présence d'un de ses vieux amis, X*** s'attendrira et se lamentera de nouveau de ne les voir pas assez souvent.

* * *

Un autre genre de type est celui qui porte sur tous vos faits et gestes, sur vos opinions, sur vos avis, enfin sur tout ce que vous dites, sur tout ce que vous faites un jugement que vous ne lui demandez pas et qu'il ferait beaucoup mieux de taire. Que vous importe, en effet, que votre opinion ne concorde pas avec la sienne, qu'il ait trouvé bonne ou mauvaise votre attitude ou votre façon d'agir en telle ou telle circonstance, qu'il ne lui plaise pas que vous soyez ainsi ou comme cela ?

— Comment, dit cet importun, vous avez fait ceci, vous avez dit cela ? C'est incroyable. Ah ! moi je n'aurais jamais fait ci, jamais dit ça ! Moi ci, moi ça... moi partout...

Hem ! la porte !

J. M.

FAUTE D'ÊTRE ABONNÉ

On nous écrit :

C'était l'été dernier, dans une grande ferme de la campagne vaudoise.

— Jules, dit le fermier Z. à l'un de ses fils, va donc voir si le voisin Pierre a lu son *Conteur Vaudois* et s'il veut bien me le prêter une petite heure.

Jules n'a pas disparu depuis une minute que des hurlements de douleur jettent l'alarme dans toute la maisonnée : en sa hâte, le pauvre garçon, au lieu de prendre le chemin qui contourne la ferme, a sauté dans le jardin, par dessus la clôture de ronces artificielles et, courant entre les carrés de légumes, a renversé une ruche, si bien que les abeilles l'ont bientôt assailli de toutes parts.

Sans perdre son sang-froid, le père se saisit de deux couvertures, dont il jette l'une sur sa tête, et soulevant de ses bras musclés le réseau de fils de fer barbelés, vole au secours de son enfant, non sans avoir mis ses vêtements en lambeaux et sans s'être labouré cruellement les flancs.

Mme Z., pâle comme une morte, accourt aussi Un instant, elle reste pétrifiée d'effroi à la vue du drame du jardin, à la vue encore d'une autre scène, aussi terrible dans son genre, dont le verger est le théâtre : une jument et son poulain, en un clos fermé d'une haute palissade, se cabrent en hennissant de terreur sous les multiples piqûres. Vite, elle fait s'échapper les deux bêtes affolées. L'une d'elles, au passage, lui casse le bras droit d'une ruade. Dans la soirée, on retrouva la jument au fond d'un fossé, les jambes de devant rompues.

Mais avant la nuit, un autre malheur était survenu : laissé seul à la cuisine, le cadet de la famille, bambin de trois ans à peine, avait mis la main sur une boîte d'allumettes et, insensible aux choses du dehors, s'était glissé à la grange, d'où des gerbes de flammes ne tardèrent pas à faire voir quel passe-temps l'y avait poussé. On put sauver la plus grande partie de l'habitation, mais de la grange et des écuries, il ne resta que des débris fumants.

Si le *Conteur Vaudois* était un journal américain, il tirerait de cette sombre histoire la morale que voici : toutes ces infortunes n'auraient pas fondu sur le fermier Z. s'il avait été un de nos abonnés. Mais le *Conteur Vaudois* est trop de chez nous pour se faire de la réclame avec les misères d'autrui.

UN NOUVEAU LIVRE DE LÉGENDES VALAISANNES

par *Albert Duruz-Solandieu.*

APRES la copieuse bibliographie que nous possédons déjà sur les légendes valaisannes, l'apparition d'un nouvel ouvrage est faite en 1920 pour surprendre l'amateur au courant de la littérature traditionniste du « Vieux Pays », chanté par Mario *** en vers et en prose.

Les érudits collectionneurs des *Walliser Sagen*, Ruppen et Tscheinen, Mario, Segerlehner, Courthion, Coquoz et plusieurs autres sans en oublier l'auteur qui se présente à nous aujourd'hui, semblaient avoir épuisé la cueillette des fleurs de ce champ, où bien des richesses sont irrémédiablement perdues au point de ne rien laisser pour les glanes futures.

Et bien, M. Albert Duruz, plus connu sous son pseudonyme littéraire et fort mystique de Solandieu, dont il s'est servi pour écrire élégamment maints ouvrages d'histoire et de littérature valaisanne, la plupart édités d'une façon très luxueuse mais qui par cela même ont été d'une vulgarisation populaire difficile, le *Valais pittoresque* et les *Châteaux valaisans*, les *Petites chroniques valaisannes*, entre autres, vient de faire publier par les soins des Editions Spes, à Lausanne, un joli petit volume de *Légendes valaisannes* illustrées d'une façon riche et heureuse par le crayon d'Eugène Reichlen, qui nous le présente sous de vives et engageantes couleurs.

Ce recueil, préfacé par le P. Sigismond de Courten, contient en 112 pages, agrémentées de 61 dessins en noir et en rouge, vingt contes et légendes tirés pour la plupart des vallées du centre du Valais. La contrée de Lens et la vallée d'Hérémence y sont le plus copieusement représentées. Les deux extrémités du pays, la région de Brigue et celle de l'extrême Bas-Valais y figurent également mais en quantité plus modeste.

La prédilection de Solandieu pour les contes féodaux dissimulés dans la pénombre du moyen âge est bien connue.

Elle vient de s'affirmer à nouveau avec force par cette dernière contribution. Vieilles ruines, châteaux depuis longtemps démantelés et branlants, logis de chouettes aux sinistres échos ont été une fois de plus fouillés consciencieusement par l'auteur. De cette charge nouvelle à l'assaut des choses du passé et à l'archaïque mémoire des « bonnes grand'mères », il en est revenu avec des histoires palpitantes d'émotion pour les jeunes lecteurs naïfs, terrifiantes, féroces même, cela va de soi.

« Le cycle légendaire valaisan est un arbre touffu, dont les feuilles jaunissantes sont emportées une à une par le vent du réalisme moderne » dit l'auteur dans son avant-propos.

Cependant si nous examinons le contenu de cet ouvrage, non pas en professionnel mais en amateur de la science folkloristique, nous devons faire la constatation que tous les morceaux, à peu de chose près, se rattachent à des thèmes, à des cycles légendaires ou historiques bien connus en Valais. Le contraire nous eût étonné.

Mais si, dans les grandes lignes nous ne trouvons en ces pages savoureuses de naïveté ancestrale, émaillées à dessein de termes dialectaux et pittoresques du terroir, aucune *nouveauté* traditionniste sensationnelle, — moins heureux en cela que ces veinards de préhistoriens qui viennent de découvrir (?) le brontosaure vivant en Afrique, — diverses variantes de motifs connus méritent de retenir notre attention.

Nous allons noter brièvement nos observations de détail :

La belle fée Frisaminthe du val des Dix et ses singulières manies sont connues dans toutes nos vallées du Valais romand, tandis que les traditions *chamosardes* et *ardonnentzes* relatives aux fées de Gru se rapportent à des traditions très enracinées et vaguement historiques rappelant les luttes des anciens habitants qui se défendaient contre les conquérants envahisseurs et oppresseurs, qu'ils fussent Burgondes, Sarrasins, Vandales ou autres.

La Vouivre d'Hérémence, le Kwakua est exactement, à un détail près, le même monstre fantastique que le fameux dragon volant de Vacheret, si en faveur parmi les générations passées, au val de Bagnes.

Avec la *Chenegauda*, autre dragon hérémensard qui disparaît, comme tant de ses congénères de tous pays, sous les coups d'un héros d'épopée, — d'épopée amoureuse parfois ! — nous allons constater la confusion du sabbat des sorciers (*secte* soit *chète* en pays fribourgeois, terme dialectal équivalent littéral de *synagogue* dans le Valais romand) avec la bête monstrueuse qui provoqua le vacarme. Ne voit-on pas ici, comme nous avons eu l'occasion de le dire naguère, à propos de ce que nous appelions alors le *mythe de la Vuivre* une réminiscence des premiers âges de l'humanité,

un lointain écho de la mentalité de l'homme des cavernes ? Sommes-nous bon étymologiste en rapprochant certains termes dialectaux du Bas-Valais: *senegouga* à Bagnes, *solégonga* à Salvan, avec la *Chenegauda* du val d'Hérens et avec le français *synagogue* ? Ce rapprochement, s'il est juste, dénoncerait un préjugé assez vraisemblable, à considérer la mentalité d'autrefois... et d'aujourd'hui, à l'égard des fidèles de la religion juive que l'on injuriait, en assimilant leurs assemblées religieuses à des rendez-vous de chahuteurs infernaux.

La nouvelle variante de l'histoire racontée dans le *Diable de saint Théodule* est plus *épatante* d'anachronismes que toutes les versions précédentes de cette légende *historique* (?). Charlemagne et saint Théodule deviennent contemporains et connaissent la cloche qui est une invention des générations postérieures.

Solandieu entame dans deux chapitres le cycle de légendes qui s'est formé autour de la mort si tragique de Guichard Tavelli au château de la Soie, dont les ruines doivent bien recéler des trésors ainsi que tous les vieux *burgs* de l'ancien Valais savoyard et d'ailleurs.

Le nombre *trois* toujours en honneur dans les contes traditionnels se rencontre à chaque pas dans l'ouvrage que nous analysons rapidement : la triple métamorphose effrayante et nécessaire de l'âme en peine (le *Serpent de Géronde*) ; les *Trois laits* (alpe d'Hert à Lens), etc. Cette dernière et impressionnante légende avec la *Chevrette égarée*, dans lequel morceau nous regrettons que Solandieu ait eu plus de souci littéraire que de précision traditionniste sont les spécimens des nombreuses versions de ce que nous avons proposé d'appeler la *Légende alpicole*.

La *Cloche volée* met en action les charmeurs qui eurent leurs heures de vogue dans tout notre pays, l'anecdote narrée n'a rien d'inédit.

Les histoires de *sabbats* sont banales et ressassées, mais certaines croyances des fileuses saviésannes sont intéressantes et plus originales.

Les épidémies de peste ont servi de cadre aux plus macabres fictions populaires. Le chapitre VII, la *Procession des Trépassés* nous paraît fournir un exemple de la délocalisation et de la migration d'un thème légendaire, qui, si nous ne nous abusons pas appartient au domaine traditionnel du Valais germain. En ce disant nous savons bien que ces coraules funèbres (si nous pouvons nous servir de ce terme), sont également signalées sur les glaciers de la Dent du Midi et aux alentours de certains sanctuaires isolés du Bas-Valais. Mais ces cas sont plutôt sporadiques.

Nous terminons en remerciant M. Duruz-Solandieu d'avoir noué cette gerbe qui enrichit notre bibliothèque folklorique tout en regrettant que sous la plume de cet auteur, la littérature fasse tort à la documentation et à la précision nécessaire à la science traditionniste comparée.

Martigny, le 15 janvier 1920. *M. Gabbud.*

LES AMIS DU « CONTEUR »

NOUS avons reçu la lettre que voici. Il n'est pas si facile que le croit notre aimable correspondant de répondre au désir qu'il exprime.

« Chailly, le 24 janvier 1920.

» Mon cher *Conteur*,

Ton fidèle abonné depuis nombre d'années, je suis également un chaud partisan de notre bon vieux patois. C'est pourquoi je te remercie d'avoir engagé Marc à Louis à publier sa conférence. J'irai plus loin encore : je te verrais avec plaisir créer un quatrième volume de *Causeries*, dans lequel une large place serait faite à M. J. Cordey pour ses facéties en patois, toutes plus savoureuses les unes que les autres. Avec quelques boutades et récits bien vaudois, de tes meilleurs collaborateurs, et surtout de M. V. Favrat, dont la plume est toujours si attrayante, cela ferait un gentil volume qui deviendrait certainement l'ami du foyer et qui contribuerait beaucoup à maintenir chez nous l'idiome qui nous tient à cœur.

» Bien à toi, en attendant. » *E. Duperret.* »

A PROPOS DE VIEILLES COUTUMES

Nous avons encore reçu la lettre que voici :

« Mon cher *Conteur*,

» La coutume que vous mentionnez dans votre *Conteur* du 31 janvier dernier comme disparue dans le Haut-Vully, existe encore dans l'Appenzell.

» Il y est d'usage que *tous* les consommateurs d'une salle à boire présentent leurs verres au nouveau venu, mais pas à l'étranger seulement, mais à toute connaissance, qu'elle soit homme ou femme.

» Comme, en général, ils se connaissent presque tous dans une localité, il arrive parfois que l'arrivant se trouve dans l'obligation de faire de sérieuses libations ! C'est ce que j'ai eu l'occasion de constater lors d'une des dernières Landsgemeinde à Appenzell-Ville.

» Une femme entrant dans un établissement, s'est vue dans l'obligation de tremper ses lèvres dans plus de 30 verres de boissons des plus variées : vin rouge, blanc, bière, café, sirop, eau-de-vie, etc. Ne pas accepter le verre, est une grave injure !

» A toi bien cordialement.

» *Albert Barbey.* »

BIBLIOGRAPHIE

La livraison de février 1920 de la **Bibliothèque universelle et Revue suisse** contient les articles suivants :

Emile Ollivier, Lettres inédites. — Virgile Rossel, Notes et souvenirs de Joseph Stockmar (seconde partie). — C. Vallon, Cet imbécile de Claude ! Roman. — Victor Giraud, Histoire de la grande guerre. L'entrée des Etats-Unis et la Révolution russe. — Dr Bonjour, La psychanalyse. — Clara-Michel Delines, L'œuvre de Jean Jullien. — Ph. Jeanneret, En campagne contre les bolchéviks, par un Neuchâtelois. — Jacques Millaud, Rêverie. Premier émoi. — Charles Gos, L'alpinisme et les princes. — Chroniques allemande, russe, scientifique, suisse romande, politique.

La « Bibliothèque Universelle » paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

LA FÉE AUX MIETTES

Regarde, regarde ce portrait, me dit-elle en me montrant le ressort qui servait à le découvrir; regarde, je te prie, et ne t'afflige pas si la ressemblance en est un peu altérée. Il était frappant, quand il fut fait par un artiste inimitable; mais il est probable que le temps a donné à mes traits une expression plus sérieuse, et peut-être, si je ne me trompe, un certain air de majesté qui n'est pas moins séant à un beu visage que la grâce coquette des jeunes filles. Cependant, je ne suis pas fâchée que tu me voies telle que j'étais alors, et que tu m'en dises ton avis.

Je me taisais... ou je laissais à peine échapper quelques exclamations confuses, comme les balbutiements d'un homme endormi qui se croit frappé d'une apparition...

—O miracle du ciel ! m'écriai-je enfin, l'âme attachée tout entière à cette image, Dieu a plus fait en vous produisant de sa parole, ange adorable entre tous les anges, qu'en faisant éclore du chaos le reste de sa création !... Prodige de grâce et de beauté, ravissante Belkiss, où êtes-vous.

Elle est devant tes yeux, répondit la Fée aux Miettes; et ne la reconnais-tu pas ?

Je détachai en effet mes regards du portrait magique pour savoir si ce miracle ne s'était pas opéré; mais je ne vis que la Fée aux Miettes, qui prenait pour elle de si bonne foi les éclats de mon admiration, qu'elle ne pouvait plus résister à l'instinct pétulant de ses inclinations dansantes, et qu'elle sautait sur elle-même avec une élasticité incroyable, comme une balle sur la raquette, mais en augmentant progressivement, et suivant une sorte d'ordre chromatique, la portée de son élan vertical, au point de me faire craindre encore qu'elle finît par ne plus redescendre.

— Pour Dieu, Fée aux Miettes, lui dis-je en imposant fermemant mes deux mains sur ses épaules, afin de la retenir au bond, ne vous obstinez donc pas à faire des tours de force pareils, si vous ne voulez pas vous estropier de manière à ne jamais vous trouver au rendez-vous nuptial !

— Oh ! j'y serai, j'y serai, j'y serai, dit la Fée aux Miettes en me narguant de sa béquille. Tu verras comme j'y serai !...

— Sur ma foi de chrétien, Fée aux Miettes, pour une femme intelligente, savante, prudente, et en qui l'âge au moins n'a pas manqué à l'expérience, il faut que vous ayez été bien maladroitement chanceuse dans toutes vos aventures, puisque vous voilà pauvre et mendiante, depuis je ne sais combien d'années, avec un médaillon que le lapidaire du roi ne pourrait certainement pas payer, mais sur lequel il vous aurait fondé de belles rentes qui vous donneraient maison de ville, maison de campagne, un carosse à quatre chevaux, et huit laquais galonnés sur toutes les coutures. Hâtez-vous donc de me reprendre, non pas ce portrait qui m'est plus précieux qeu la vie, mais ce médaillon qui vaut intrinsèquement mieux que votre maison de Greenock, même quand on vous rendrait l'arsenal et la ville avec.

La Fée aux Miettes ne répondant pas à cette allocution, je la cherchai des yeux à mes côtés, et je vis qu'elle était à plus de deux cents pas au détour que faisait la grève, tant j'avais été absorbé longtemps dans mes réflexions ou tant la Fée aux Miettes allait vite quand elle était pressée. Je me pris sur-le-champ à courir de toutes mes forces, en l'appelant à grand cris, car elle avait déjà disparu.

— Je ne suis pas en peine, dis-je, de lui faire parvenir sûrement ce médaillon à Greenock avec une lettre où je lui en expliquerai la valeur, puisque ce genre de connaissance paraît être le seul qui aît échappé à l'immense étude de son esprit.

Quant au portrait qu'elle m'a donné, je le garderai, si elle le permet... — S'il faut y renoncer, ajoutai-je les yeux collés sur le cristal, les lèvres tremblantes et le cœur gonflé, s'il faut y roncer, je mourrai !...

Je ne cessai de contempler le portrait de Belkiss jusqu'à la ville que la Fée aux Miettes m'avait annoncée, et comme elle m'avait appris que nous étions dans les îles Britanniques, je me proposais de m'informer en anglais, à la première personne qui se rencontrerait sur ma route, de l'endroit où j'arrivais. Ce fut une jolie petite fille, toute roulée, à cause du froid, dans un plaid quadrillé, et qui regagnait le pays sur des jambes aussi blanches qu'ivoire, en piétinant comme un oiseau de rivage.

(A suivre) Ch. NODIER

Grand Théâtre. — Il reste encore quelques places pour les représentations de « L'Aiglon », dimanche en matinée à 2 h. 15 et en soirée à 8 h. précises.

Le succès de la belle œuvre de Rostand oblige M. Tapie à en donner encore deux dernières représentations les mercredi 11 et dimanche 15, à 8 heures.

Jeudi et vendredi : « Mon père avait raison ! » la nouvelle comédie de Sacha Guitry.

Kursaal. — Décidément, M. Wolf-Petitdemange tient un très gros succès avec l'entraînante opérette française « **Les Saltimbanques** », à l'alerte musique de Ganne. Tous les artistes sont rappelés et bissés et les acrobates de l'Alhambra de Paris « The Margats », sont vraiment de première force. La salle est comble tous les soirs et dimanche dernier on a dû refuser un grand nombre de personnes. Dans ces conditions, la direction a décidé de prolonger ce merveilleux spectacle, avec de nouvelles attractions sensationnelles, jusqu'à dimanche soir inclus, avec une dernière matinée dimanche à 2 h. 30.

Royal Biograph. — C'est Mary Miles, qui cette semaine a les honneurs de l'écran de la Place Centrale. « Le Soupçon » est une délicieuse comédie, qui constitue un spectacle passionnant. Dans « Tih-Minh », les aventures auxquelles sont soumis Tih-Minh et Judex captivent de plus en plus. Enfin mentionnons la merveilleuse photographie dont bénéficie ce cinéroman. Outre ces deux films de tout premier ordre, « Bouboule au cirque », un succès de fou-rire tout récent qui, paraît-il, est des plus drôles. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales par le Gaumont-Journal.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.